

©Dessin Antonio Fari

JUBILÉ
DES PAUVRES
14-16 novembre 2025

ROME, MERCREDI SAINT 16 AVRIL 1783

Devant l'église de la Madonna dei Monti, un petit attroupement s'était formé autour d'un homme étendu sur les marches du parvis. Son visage amaigri, ses vêtements usés et son souffle fragile portaient les marques de la longue route de la pauvreté et de la prière. Mais, pour qui savait voir, une lumière douce émanait encore de ses traits, comme un reflet du ciel.

Parmi ceux qui s'étaient approchés se trouvait le boucher Francesco Zaccarelli, qui revenait de l'église San Salvatore ai Monti, située à quelques pas de là. En reconnaissant le malade, son cœur se serra : c'était son ami, ce pèlerin français qu'il avait appris à aimer et à respecter : Benoît-Joseph Labre.

Se penchant vers lui, la voix tremblante d'émotion, Francesco murmura comme une prière :

— *Benoît-Joseph… si vous veniez chez moi ?*

Le saint leva faiblement les yeux vers lui, surpris de tant de sollicitude. Dans un souffle à peine audible, il répondit :

— *Chez vous ?...*

Alors Francesco, avec la tendresse d'un frère, insista doucement :

— *Oui, chez moi… là, tout près… vous savez…*

Un léger sourire illumina le visage souffrant du pèlerin. Ses lèvres desséchées murmurèrent :

— *Chez vous… oui… je veux bien.*

Le cœur de Francesco bondit d'une joie mêlée de reconnaissance. Il se sentait honoré d'accueillir cet ami si humble, qui portait en lui quelque chose du mystère de Dieu. Avec précaution, presque avec vénération, il le souleva de ses bras robustes, aidé par un paroissien. Son geste était empreint d'un respect infini pour celui qu'il considérait comme un saint.

Puis, d'une voix ferme mais pleine de tendresse, il appela son fils :

— *Pier Paolo ! Viens vite, aide-moi à emmener notre ami à la maison.*

Et ainsi, entouré de l'affection simple et profonde d'une famille romaine, le pauvre de Dieu qu'était Benoît-Joseph Labre franchit le seuil de la demeure des Zaccarelli.

©Frère Alexis, fl

LA MORT DU SAINT

Épuisé, Benoît-Joseph revint péniblement vers l'église Sainte-Marie-des-Monts, qu'il affectionnait tant. Il y entendit la messe et suivit avec émotion le récit de la Passion selon saint Luc. Les fidèles présents dirent qu'il semblait ressentir si vivement les douloureuses souffrances du Christ qu'ils craignaient de le voir expirer.

Entre-temps, à Rome, la population se préparait à fêter la Pâque. Nous étions le Mercredi Saint du 16 avril 1783. Ce jour-là, un mendiant du quartier des Monts, mieux connu sous le nom de Benoît-Joseph Labre, assista à l'office avec beaucoup de ferveur, mais, peu après, il fut pris d'une suffocation et manqua de souffle en sortant de l'église. Il s'écroula sur les marches, au milieu des passants. Un groupe de fidèles se forma autour de lui ; chacun voulait le soulager, l'accueillir chez lui, ou proposer de le conduire à l'hôpital. Benoît-Joseph écoutait en silence. Parmi eux, un boucher nommé Francesco Zaccarelli, qui revenait de faire ses Pâques à l'église paroissiale San Salvatore ai Monti, s'arrêta en reconnaissant son pauvre ami à la face cadavérique, et hasarda une question. Touché de le voir ainsi, à demi inconscient et pratiquement à la dernière extrémité, il s'approcha de lui et dit : « Benoît-Joseph, mon ami, vous êtes mal, il faut vous soigner. Voulez-vous venir chez moi ? »

Le saint ouvrit les yeux et, reconnaissant son ami, lui répondit : « Dans votre maison, je veux bien. » Le charitable Zaccarelli se hâta de soulever Benoît-Joseph pour le remettre sur pied, mais en vain, car le saint ne pouvait plus marcher. Francesco Zaccarelli appela alors son plus jeune fils, Paolo, qui, aidé d'un autre compagnon, prit Benoît-Joseph dans ses bras et le conduisit à leur demeure, située toute proche, dans la Via del Grifone, dans le quartier des gardes corses, près de Notre-Dame-des-Monts. Mais en arrivant, un autre obstacle se présenta : l'escalier était trop étroit pour permettre à trois hommes de front de monter ensemble. Paolo porta alors le malade sur ses épaules et le déposa dans une pièce, où sa mère, Catherine Zaccarelli, alitée depuis un mois, s'écria : « Mon pauvre Benoît, comme vous êtes malade ! »

Placée ensuite dans une autre pièce, la famille voulut naturellement mettre Benoît-Joseph au lit. Après une certaine résistance, il y consentit, mais à la condition qu'il ne soit pas déshabillé. On respecta son souhait. Le bon Zaccarelli s'occupa de lui procurer les soins spirituels et corporels nécessaires. En l'absence du confesseur Marconi, que Benoît-Joseph avait refusé de faire venir pour ne pas le déranger dans son ministère, le Père Piccilli fut appelé. Ce religieux, admirateur de Benoît-Joseph depuis une précédente visite précieuse, lui dit en entrant : « Mon cher Benoît-Joseph, avez-vous besoin de quelque chose ? »

« Rien, rien », répondit le malade sans ouvrir les yeux. « Cela fait-il longtemps que vous n'avez communié ? » « Peu, peu... » Ce furent ses derniers mots. « Cet homme va mourir », ajouta le religieux ; « il n'a plus besoin que de l'Extrême-Onction et de l'assistance due aux mourants. » Déjà Francesco Zaccarelli avait prévenu le curé de l'église San Salvatore ai Monti, située dans la Via della Madonna ai Monti. L'abbé Rovira Bonnet, en poste depuis vingt-sept ans, fit venir les Pères déchaussés de la Pénitence et leur confia la mission d'assister le malade jusqu'à son dernier souffle, comme cela se faisait alors selon les coutumes de l'Église à Rome.

Cependant, auprès du malade, qui avait perdu connaissance, arrivèrent successivement le médecin et le pharmacien. Tous deux affirmèrent que tout remède était devenu inutile : le pouls était irrégulier, à peine perceptible, la bouche fermée et les dents serrées, les yeux clos et

immobiles ; une sueur perlait sur son visage tandis que ses membres se refroidissaient peu à peu. Le vicaire de San Salvatore ai Monti, l'abbé Pierre Giordani, ne put que lui administrer l'Extrême-Onction. Il lui présenta un crucifix à baiser, et, à chaque fois, Benoît-Joseph entrouvrit légèrement les paupières, comme pour contempler Jésus crucifié. Il était deux heures de l'après-midi. La situation empirait. Au bout de quelques heures, sa respiration devint très difficile. Francesco Zaccarelli et les prêtres l'assistèrent jusqu'à son dernier souffle.

Le saint agonisait en silence. Il rendit l'âme à huit heures du soir, au moment où le prêtre accompagnant prononça ces mots : « Sainte Marie, Mère de Dieu, priez pour nous ! » Après les derniers instants du saint pèlerin, la nouvelle se répandit rapidement dans la rue et les enfants cessèrent leur vacarme habituel pour annoncer à toute la ville : « E morto il santo !... Le saint est mort !... »

Il avait 35 ans... À peine avait-il rendu son âme à Dieu que la population du quartier des Monts propagea la nouvelle. Elle s'infiltra dans toutes les petites rues, à travers les ruelles du quartier des Monts, arriva dans les buvettes, grimpa sur tous les balcons, déborda d'une place à l'autre, jusqu'aux confins de la périphérie de Rome. Puis, de la périphérie au centre, en un rien de temps, ce fut un fourmillement de nobles, de pauvres, d'artisans, de prêtres, de soldats et de commerçants qui affluèrent vers le quartier de Notre-Dame-des-Monts pour rejoindre la foule accourue de partout, à travers la ville.

Dans la rue Dei Serpenti, on circula le jour et la nuit suivante. On n'entendait plus que ce cri dans Rome : "Le Saint est mort ! Le Saint est mort !". Une foule immense s'assembla devant la demeure du boucher où le Saint venait de mourir et força l'entrée. À l'heure même de la mort, pendant les ténèbres de la nuit, la nouvelle ne cessait de se répandre dans Rome. Et jusqu'au lendemain chez Zaccarelli, pour contenir la foule, il fallut placer des sentinelles aux portes de la maison.

Le mendiant Benoît-Joseph Labre était depuis longtemps un personnage familier et apprécié des Romains, surtout de ceux qui habitaient ce vieux quartier, alors le plus populeux et le plus pauvre de la ville. Pas un homme, pas une femme, pas un enfant qui ne l'eût connu aux Monts, pour l'avoir vu presque tous les jours, encore jeune cependant, courbé sous la souffrance et les privations, maigre comme un ermite et vêtu de haillons, se traîner dans les venelles, se hâter vers cette église qui conserverait sa dépouille. Rapidement, il avait voué sa vie aux pèlerinages, sur les routes de France, de Belgique, de Suisse, d'Espagne et d'Allemagne.

Il s'y adonnait avec une ferveur défiant l'entendement, jusqu'à l'épuisement de ses forces, se traînant les pieds. Il s'était dirigé vers l'Italie, avait parcouru les pays par bien des chemins de traverse, et avait fini par atteindre Rome, où il avait passé ses journées à prier dans l'une ou l'autre des nombreuses églises, notamment dans celle de Sainte-Marie-des-Monts qu'il affectionnait particulièrement. Il avait passé ses nuits en prière, sous les murs du Quirinal ou sous un arc quelconque du Colisée.

Depuis l'année 1776, Benoît avait élu domicile dans le quartier des Monts, passant ses nuits dans les ruines de l'amphithéâtre Flavien et ses journées à prier devant le Saint-Sacrement. C'est cette conduite qui ferait de lui le "Saint des quarante heures". Mais à partir de 1779, en raison d'une santé déficiente, il devint le pensionnaire de la pieuse fondation pour les pauvres "l'Hospice évangélique Saint-Martin-aux-Monts", œuvre du révérend Père Don Paolo Mancini. Ce centre pour indigents serait le témoin des derniers jours terrestres de Benoît-Joseph. Ils déposèrent plus tard en ces termes :

"Au soir du 15 avril, en arrivant à l'hospice exténué et d'une extrême faiblesse, Benoît-Joseph demanda pour la première fois depuis qu'il résidait à l'hospice la permission d'aller se reposer. Sa demande lui fut accordée avec compassion, mais lui, impitoyable pour lui-même, se contenta de s'asseoir sur le lit, la tête appuyée sur le mur, jusqu'à ce que les lampes soient éteintes."

Le lendemain, Mercredi saint, 16 avril, lorsque le réveil fut annoncé, Benoît-Joseph quitta la maison hospitalière de Saint-Martin-des-Monts. Les jambes fléchissantes, il ne put descendre l'escalier qu'avec l'aide d'un compagnon, auquel il demanda la charité d'un verre d'eau.

Dans l'intervalle, Francesco et les nombreux prêtres et religieux s'affairaient à préparer le grand pèlerinage qu'occasionnerait l'inhumation du pieux pèlerin Benoît-Joseph Labre. L'un d'eux demanda que l'on procède à la toilette funéraire du Saint, comme la piété l'exigeait en pareille circonstance.

On suggéra le nom de Mary Giannetti, une pauvre mais brave domestique, habituée à ce genre d'actes de charité. Elle habitait à quelques pas de là, dans la Via delle Vergini. Il s'agissait de la faire venir. Ils allèrent la chercher, et elle arriva, accompagnée d'une jeune fille admirable, sa fille Anne-Marie, âgée de quatorze ans. Anne-Marie se tenait à l'écart pour permettre à sa mère d'accomplir sa tâche.

La mère enleva pieusement les haillons de ce corps consumé par les maladies et les mortifications, le lava avec l'aide de l'abbé Marchesi, lui mit des vêtements propres et le revêtit de la bure de la compagnie de Notre-Dame-des-Neiges, avec laquelle il fut ensuite enseveli. Pendant cette opération, les professeurs de théologie, Marconi et Du Pino, rédigeaient sur parchemin une notice latine du Bienheureux, relatant son genre de vie, ses héroïques vertus et sa mort précieuse devant Dieu, avec mention de ses noms, de sa patrie et de son diocèse.

Cette notice, enveloppée dans un tube de plomb, fut placée avec le corps dans un cercueil de bois. Le bon Zaccarelli avait pris soin, quelques instants avant, de réaliser un moulage des contours du visage de Benoît-Joseph. Cette précieuse relique révèle la beauté et la finesse des traits de son visage, où plusieurs de nos contemporains et poètes virent resplendir les rayons de sa sainteté.

Des cris s'élevèrent du dehors, venant de quelques hommes suspendus aux grilles et aux barreaux de fer des fenêtres de l'église : ils réclamaient bruyamment de voir encore le Saint avant qu'il ne soit définitivement enfermé dans sa bière. On voulut bien accéder à cette demande en découvrant la tête du linceul, et aussitôt retentirent de nouveaux cris de joie, des vivats en l'honneur du défunt : "Felice l'uomo ! Felice l'uomo !".

Enfin, la dévotion des assistants étant satisfaite, le cercueil fut entouré de bandelettes croisées et l'on y apposa le sceau du cardinal vicaire, Marc-Antoine Colonna. Puis, il fut transporté vers la fosse préparée la veille à la demande de la piété populaire des paroissiens du quartier des Monts, qui voulaient garder la dépouille du Saint et demandaient à ce qu'il soit inhumé dans l'église de la Madonne des Monts, celle que le pauvre avait le plus aimée, sous la dalle où il avait coutume de prier chaque matin, depuis l'heure de l'Ave Maria jusqu'au milieu du jour.

Son corps fut porté en triomphe par le peuple de Rome, mêlé aux princes et aux bourgeois qui accompagnaient le cortège en pleurant. Pendant le trajet à travers l'église, qui ne désemplissait pas, un homme perclus de rhumatismes toucha le cercueil et fut subitement guéri. La foule

inlassable se mit à crier : “Miracolo ! Miracolo !”. C’est au son de ces nouvelles acclamations triomphales que le corps, arrivé à destination, fut enfin descendu dans le caveau.

Lorsqu’il eut été déposé dans ce tombeau, il fallut fermer l’église à la multitude des pèlerins qui en assiégeaient les portes. Pendant quelques jours, une foule innombrable, pleine d’amour et de vénération, se prosterna dans la rue, sur la place voisine et devant la porte de l’église Sainte-Marie-des-Monts.

L’abbé Fontaine, lazariste, qui avait été professeur de théologie au séminaire de Boulogne-sur-Mer et qui se trouvait à Rome pour les affaires de sa congrégation, fut témoin des funérailles du serviteur de Dieu. Il écrivit à Monseigneur de Partz-de-Pressy, évêque du diocèse de Boulogne-sur-Mer, dès le 23 avril 1783, pour lui faire part de la mort précieuse d’un de ses diocésains. Le 4 juin suivant, il lui écrivit de nouveau :

“Votre diocésain, Monseigneur, continue toujours ici de faire beaucoup de bruit... On parle d’une multitude innombrable de miracles opérés sur son tombeau et par l’application de ses images... L’empressement et l’unanimité avec lesquels on concourt à honorer cet homme qui, la veille de sa mort, était regardé comme un pauvre mendiant, présente certainement quelque chose d’extraordinaire.”

Or, ce pauvre, qui remuait la ville de Rome et le monde, cet étranger, ce mendiant, marquait encore de sa bienveillante intercession cette population qui lui rendait honneur. Partout l’on entendait parler de miracles accomplis sur son tombeau.

Le lundi de Pâques et les jours suivants, la piété des fidèles ne fit que croître avec une effervescence toute nouvelle. De toutes parts, de nombreux infirmes se rendaient au tombeau, certains s’y agenouillant pieusement et versant des larmes, d’autres s’étendant sur le tombeau en attendant la grâce. L’église retentissait des gémissements et des supplications de ces pauvres malades, qui étaient tout à coup guéris ; des scènes indescriptibles avaient lieu, et tout Rome en parlait. Voilà ce qui se répétait chaque jour, et dont toute la ville était témoin. Personne ici n’avait jamais rien vu de pareil.

On en voyait qui, sans penser à manger du matin au soir, ne quittaient pas leur place de peur de la perdre, dès que la porte de l’église s’ouvrait, afin d’être témoins des miracles qui s’opéraient à chaque instant. Parmi ce défilé ininterrompu de pèlerins, les gardes corses avaient parfois à frayer un passage pour des femmes de la plus haute distinction, accourant pour offrir au tombeau du Saint les symboles de leur vénération. L’une d’elles eut la pensée de quitter ses chaussures avant d’entrer dans l’église ; elle s’avança pieds nus et resta longtemps agenouillée en prière avant de retourner au dehors, à la grande édification de l’assemblée.

Le bon exemple est contagieux ; une autre dame, la princesse Pallavicini, s’empressa de l’imiter, tandis qu’une troisième voulut faire à genoux tout le trajet de la porte de l’église au tombeau miraculeux. Ainsi, à peine Benoît-Joseph Labre avait-il rendu le dernier soupir que le monde, qu’il fuyait et qui l’évitait comme on évite un lépreux, accourt à lui ; son nom est admiré, acclamé sur toutes les lèvres ; la beauté de son âme attire, ses haillons ont des attraits, on s’en dispute les lambeaux ; on le contemple, on le prie, on l’invoque ; on veut le connaître, on en parle avec éloges ; les miracles, les guérisons se multiplient, évidentes, irrécusables ; le peuple, le clergé, l’aristocratie, la Cour romaine, tous publient ses louanges.

Quelques mois plus tard, en décembre, un prélat, Mgr Guidobagni, archevêque de Myre et chanoine de Saint-Pierre, fit couvrir à ses frais le caveau de Benoît-Joseph d'une pierre sépulcrale de marbre portant l'inscription suivante :

« Ici repose le serviteur de Dieu, Benoît-Joseph LABRE du diocèse de Boulogne, en France, décédé le XVI des calendes de mai, à Rome, le quatrième jour de la semaine sainte, l'an 1783, âgé de 35 ans, enseveli le jour de Pâques, au soir. »

Témoignage de Francesco Zaccarelli

(Récit d'un témoin de la mort de saint Benoît-Joseph Labre)

La rencontre du boucher avec saint Benoît-Joseph Labre commença à Rome, dans le quartier des Monts, en 1775.
Un jour, confia-t-il à un ami prêtre :

« J'étais à la messe, comme tant d'autres fois, dans l'église de la Madonna dei Monti. Ce jour-là, mon attention fut attirée par un pauvre, un homme simple en apparence, assis là, en prière. Il semblait ailleurs, comme plongé dans une extase que je ne pouvais comprendre. Il y avait chez lui une sorte de grâce silencieuse, une paix qui transcendait tout ce qui l'entourait. »

Au fil des jours, je me surpris à le chercher du regard chaque fois que j'entrais dans l'église.
Il était toujours là, immobile, comme une statue vivante, absorbé dans ses prières.
Peu à peu, jour après jour, semaine après semaine, je devins l'un de ses plus fervents admirateurs.
Je prolongeais mes visites à l'église bien après la messe, espérant le voir rester là, recueilli, comme s'il ne faisait plus qu'un avec l'atmosphère sacrée du lieu.
Quand je revenais en fin d'après-midi, il n'avait pas bougé.
Et le soir, à l'heure des litanies, il était encore là, inchangé, fidèle à son poste.
C'était comme s'il vivait dans une autre temporalité, une sphère où le temps ne s'écoulait pas de la même manière.
Un jour, j'en parlai à mon épouse, Caterina.
Je lui confiai combien cet étrange pèlerin m'intriguait et m'émouvait.
Elle m'écouta avec attention, puis me révéla qu'elle aussi avait entendu parler de lui par son confesseur, le Père Don Blaise Piccilli.
Ils s'étaient souvent entretenus de la ferveur de cet homme en prière.
Il semblait que ce pèlerin n'était pas un inconnu, même dans l'ombre.
Mon épouse, mes enfants — Fortunato, Pietro Paolo et Anna — tous, comme moi, étaient persuadés que ce pauvre portait en lui une sainteté que nous ne pouvions qu'entrevoir.
Mais, poursuivit-il, ce que je n'avais jamais réussi à obtenir, malgré mes efforts, c'était une véritable conversation avec lui.
J'ai souvent cherché à établir un lien avec Benoît-Joseph Labre, mais il restait distant, comme si cela n'avait aucune importance.
Parfois, à l'église, je m'agenouillais près de lui, glissant discrètement une pièce dans sa main ou la déposant dans son chapeau, dans l'espoir d'attirer son attention, de briser cette carapace silencieuse.
Mais à chaque fois, il demeurait impassible dans son recueillement, comme si l'aumône n'avait pour lui aucun effet.
Trois ans passèrent ainsi, dans un étrange dialogue muet.
Il recevait mes dons sans dire un mot, et pourtant, ma famille et moi continuions de l'admirer, sans jamais oser troubler sa prière.
Vers la fin de l'année 1779, reprit Francesco d'une voix plus douce, je me tenais à la porte de ma maison avec un ami.
Nous discutions tranquillement, lorsque soudain, je l'aperçus au loin, s'avançant lentement dans notre direction.
Je le signalai à mon compagnon, presque avec excitation :
— « Tiens, regarde ! Tu vas voir passer un saint homme. »

Mon ami, un homme sceptique mais non sans sensibilité, répondit en l'observant :
— « C'est vrai qu'il a l'air d'un saint. Je l'ai souvent vu dans ce quartier. »
À cet instant, lorsque Benoît-Joseph arriva à notre hauteur, il croisa nos regards.
Ce fut bref, mais intense.
Mon ami, que je n'aurais jamais cru capable d'un tel geste, lui tendit alors une pièce, tout en lui demandant, avec une simplicité désarmante :
— « Quel est ton nom ? D'où viens-tu ? »
C'était une question que je n'avais jamais osé lui poser, moi qui l'avais observé pendant des années.
Le pèlerin s'arrêta, accepta la pièce avec un léger hochement de tête, et dans un souffle presque imperceptible, il répondit simplement :
— « Benoît-Joseph. Je suis Français. »
Ce furent les seuls mots qu'il prononça avant de reprendre sa marche.
Je restai là, stupéfait.
Cinq ans que je le voyais prier, cinq ans que je tentais, en vain, de briser le silence et c'est à ce moment-là, presque par hasard, que j'appris enfin son nom.
Mais ce n'est qu'après sa mort que je compris pleinement qui il était.
Un autre jour, après l'office du soir, j'espérais une nouvelle occasion de lui faire la charité.
Je l'avais attendu à la sortie, pensant qu'il accepterait peut-être cette offrande avec moins de réticence.
Mais, comme à son habitude, Benoît-Joseph se fondit dans la foule.
Ne voulant pas le perdre de vue, je me mis à le suivre, appelant son nom dans l'espoir qu'il m'entendrait.
Finalement, il s'arrêta, avec une certaine hésitation.
Il prit mon offrande, mais son regard se posa sur moi — profond, presque sévère.
Et sur un ton qui m'ébranla, il me dit :
« Mais quoi ! Que faites-vous ? N'êtes-vous pas un peu trop bon de venir derrière moi et de m'appeler ainsi pour me donner l'aumône ? »
Je connaissais bien la susceptibilité légendaire du pèlerin, surtout en matière d'humilité.
J'avais souvent entendu dire qu'il se détournait de ceux qui tentaient de l'approcher avec trop de déférence.
Craignant qu'il ne prît ombrage de mon geste, ou qu'il me voie comme un homme cherchant à le flatter, je repensai à ce que m'avait conseillé le Père Rovira Bonnet :
« Ne montre jamais d'admiration visible.
Reste dans une indifférence respectueuse, pour ne pas blesser sa nature. »
Alors, sur un ton le plus détaché possible, je lui répondis simplement :
« Je ne voulais en aucune manière vous blesser.
Je le fais seulement parce que vous êtes pauvre,
et que je vous considère comme tel. »
Les années suivantes, une amitié commença à naître entre ma famille et Benoît-Joseph Labre.
Il était devenu moins distant, surtout durant les trois dernières années de sa vie.
Je le voyais souvent à l'office des vêpres célébré par le curé de San Salvatore ai Monti, l'abbé Rovira Bonnet, et à chaque messe de la Nativité, il venait la vivre avec nous dans cette même église.

Puis vint ce fameux jour du Mercredi saint, en 1783, où il accepta de venir chez nous après avoir été pris d'un malaise sur les marches de l'église.
Ainsi, le 16 avril 1783, la mort de Benoît-Joseph Labre dans notre maison n'a pas seulement bouleversé ma famille : elle a laissé une empreinte indélébile sur notre demeure et sur tous ceux qui l'ont connu dans le quartier des Monts.

J’avais déjà soixante-deux ans lorsqu’il est décédé sous notre toit, et depuis ce jour, j’ai considéré qu’il était de mon devoir de préserver sa mémoire.
La chambre où il a rendu son dernier souffle est devenue pour nous un lieu sacré.
Mon épouse et moi avons décidé de transformer cet espace en une sorte de sanctuaire, un endroit où ceux qui l’avaient connu — ou qui avaient simplement entendu parler de lui — pourraient venir se recueillir.

Depuis 1783, j’ai accueilli plus d’une centaine de personnes chaque mois : des hommes, des femmes, des prêtres, des prélats, et parfois même des enfants, qui venaient chercher un peu de réconfort et de paix.
Ils repartaient souvent silencieux, comme si le poids de leur propre existence s’était allégé en ce lieu.
« Ce n’est plus seulement notre maison, » disais-je un jour à l’abbé Rovira Bonnet, « elle est devenue un refuge pour des êtres en quête d’espérance. »

Nous avons conservé intacts les objets simples qu’il utilisait chaque jour : son chapeau usé, les haillons de son manteau de pèlerin, et même le coin de la pièce où se trouvent le lit et la paillasse sur lesquels il a rendu son âme à Dieu.
Et vous savez, ce petit lit sur lequel il est mort était celui de ma fille Anna.
Ces reliques modestes attirent désormais les curieux, les fidèles, mais aussi ceux qui, comme nous, ont été touchés par sa sainteté silencieuse.
Mon fils aîné, Fortunato, m’a fait une promesse : après moi, il veillera sur ce lieu sacré et le préservera tel qu’il est, pour que les générations à venir puissent se souvenir de ce saint homme.

À partir de 1784, je voyageai pendant quatre longues années à la recherche de ceux qui avaient croisé la route de Benoît-Joseph Labre, notamment à Lorette, à Andria, à Bari, à Naples, et dans d’autres localités italiennes.
En 1785, je rencontrai à Fabriano l’abbé Paggetti, et ensemble, nous évoquâmes les pèlerinages de Labre à travers l’Italie.
Je m’appelais Francesco Zaccarelli, je suis né à Rome en 1721.
Boucher de mon métier, j’ai consacré, durant mes temps libres, mes forces à parcourir de nombreux lieux visités par le saint, recueillant les traditions orales des habitants.
Je suis mort pieusement à Rome en 1792, à l’âge de soixante et onze ans, entouré de mes enfants, quelques semaines seulement avant la signature, le 31 mars 1792, du décret par lequel le pape Pie VI déclara Benoît-Joseph Labre « Vénérable ».

À travers ce témoignage, nous, pèlerins d’aujourd’hui, pouvons comprendre que ce n’est pas seulement le récit d’un pèlerin, mais aussi l’histoire des vies bouleversées par sa rencontre.
Après le 16 avril 1783, Benoît-Joseph Labre a laissé derrière lui une foule immense de témoins qui brûlent encore aujourd’hui du désir de parler de lui, prenant à la lettre cette parole issue de la prière de Fabriano :

« Me faisant désirer parler de Vous. »

Le témoignage nous rend désireux de parler de Dieu à travers la vie simple du pèlerin Benoît-Joseph Labre.
C’est ce dont Francesco parlait souvent, et ces paroles continuent de se poser sur nous, à travers les années, comme un reflet de la miséricorde de Dieu.

Il passa dans le monde sans s'y installer,
il aima sans rien posséder,
il pria sans jamais se lasser.

Aujourd'hui encore, son silence parle plus fort que bien des discours,
et son dépouillement nous révèle la richesse de l'Évangile.
Ce pèlerin de l'essentiel, ce frère des pauvres et des humbles, nous apprend que la sainteté consiste à laisser Dieu habiter chaque souffle de notre vie.
Ce fut vrai pour la génération de Francesco Zaccarelli comme pour la mienne,
et j'espère que ce sera aussi la vérité qui éclairera toutes celles à venir.

Alors, lorsque je pense à Benoît-Joseph Labre,
je me rappelle ces mots confiés par Francesco Zaccarelli :

« Nous devons témoigner de cet homme de Dieu
qui a fait irruption dans nos existences… »

N'est-ce pas là le souffle éternel de la *Prière des trois cœurs* ?
Ce fil de lumière qui continue de résonner dans nos vies,
guidant nos pas avec douceur,
invitant nos cœurs à prier dans l'espérance,
et à découvrir dans la simplicité le mystère profond de l'amour de Dieu ?

La prière des trois cœurs

Mon Dieu,
Accordez-moi, pour Vous aimer,
trois cœurs en un seul.

Le premier, pour Vous,
pur et ardent comme une flamme,
agissant pour Vous,
et surtout accueillant avec patience
les épreuves qu'il me sera donné
de surmonter au cours de ma vie.

Le second, tendre et fraternel envers le prochain,
me portant à étancher sa soif spirituelle
en lui confiant Votre Parole,
en étant Votre témoin
et en priant pour lui.

Que ce cœur soit bon
pour ceux qui s'éloignent de Vous,
et plus particulièrement encore s'ils me rejettent.
Qu'il s'élève vers Vous,
Vous implorant de les éclairer
afin qu'ils se libèrent des filets du chasseur.

Qu'il soit, enfin, plein de compassion
pour celles et ceux qui ont quitté ce monde
dans l'espérance de Vous voir face à face.

Le troisième, de bronze,
rigoureux envers moi-même,
me rendant vainqueur des pièges de la chair,
me gardant de tout amour-propre,
me délivrant de l'entêtement,
m'incitant à l'abstinence
et me préservant du péché.

Car je sais que,
plus je maîtriserai les séductions de la nature,
plus grand sera le bonheur
dont Vous me comblerez dans l'éternité.

C'est là, peut-être, tout l'héritage de Benoît-Joseph :
une prière qui ne s'achève pas,
une lumière qui ne s'éteint jamais,
une espérance qui marche encore et toujours.

Rome le 14 Novembre 2025 – Jubilé des Pauvres – frère Alexis, fl

---

Notes

Depuis 2013, l'église San Salvatore ai Monti a été attribuée par le Vatican à la communauté géorgienne de Rome.
Elle a été renommée paroisse Sant'Andrea Apostolo (Saint-André Apôtre) du diocèse de l'Europe occidentale du patriarcat orthodoxe autocéphale géorgien.

> **Samedi 22 décembre 1883** — *Acquisition par la postulation de la cause de Saint Benoît-Joseph Labre de l'immeuble, où le boucher Zaccarelli avait son logement. Ce fut l'occasion non seulement de réparations mais aussi d'aménagement des lieux pour y recevoir les pèlerins. Ce lieu où décéda le Saint Pèlerin est maintenant devenu la chapelle Saint-Benoît Labre (Cappella di S. Benedetto Giuseppe Labre), au 2, Via dei Serpenti.*

Bénédiction du repas des compagnons de saint Labre

Refrain :

Seigneur, bénis chacun de nous,
Pèlerins à la suite de saint Benoît-Joseph Labre.
Que Ton amour nous tienne en chemin,
Comme un feu d'espérance.

Tu nous rassembles, ô Seigneur,
Autour de cet humble repas.
Comme saint Benoît-Joseph, pèlerin d'espérance,
Nous mettons notre joie en Ta présence.

Refrain : *Seigneur, bénis chacun de nous…*

Nous Te rendons grâce pour ce pain,
Et pour l'amitié fraternelle qui nous unit en chemin,
Sous Ton regard qui encourage et qui rayonne,
Fais de nous Seigneur, des Pèlerins d'Espérance !

Refrain : *Seigneur, bénis chacun de nous…*

Bénis ce repas, Seigneur,
Donne du pain et de la tendresse à nos frères et sœurs de la rue.
Donne à tous la paix, l'amour, la charité partagée et féconde.
Fais de nous, Seigneur, des pèlerins d'espérance !

Refrain final :
Seigneur, bénis chacun de nous,
Pèlerins à la suite de saint Benoît-Joseph Labre.
Que Ton amour nous tienne en chemin,
Comme un feu d'espérance.

✞

Au Nom du Père, et du Fils, et du Saint-Esprit. Amen.

© Frère Alexis, fl

Bénédiction de la table

Prière du pèlerin

Tu es bon, Seigneur,
de nous inviter à cette halte fraternelle.
Comme saint Benoît-Joseph Labre, pèlerin d'espérance,
nous venons puiser la force du chemin
dans le pain partagé et la joie fraternelle.

Daigne bénir ce repas, Seigneur,
et ceux qui l'ont préparée.
Que la douceur de cet instant partagé ravive en nous la
conscience que tout vient de Toi.

✞

Au Nom du Père, et du Fils, et du Saint-Esprit. Amen.

© Frère Alexis, fl

Bénédiction de la table

Prière du compagnon de route

Seigneur Jésus,
Tu as conduit saint Benoît-Joseph Labre
par les humbles chemins qui mènent à Rome,
en pauvre pèlerin de Ton espérance,
lui qui n'avait pour tout repas
que quelques croûtons de pain.

Aujourd'hui, à sa suite,
nous faisons halte autour de cette table,
comme à une étape du pèlerinage,
sur ces lieux mêmes où il vécut à Rome.

Daigne bénir ce repas, Seigneur,
et rends nos cœurs simples, reconnaissants et joyeux.
Que la fraternité, inspirée par le saint pèlerin, emplisse nos vies de charité,
et que Ton amour soit la vraie nourriture de nos vies.

✞

Au Nom du Père, et du Fils, et du Saint-Esprit. Amen.

© Frère Alexis, fl



Méditation

"Ce n'était pas tant la destination qui occupait son esprit, mais ce chemin, cette communion silencieuse avec la terre et les cieux. À chaque pas, il semblait dialoguer avec l'invisible, comme si la poussière de la route portait en elle les traces de l'Éternité. Il avançait lentement, porté non par l'urgence d'arriver, mais par le souffle d'une Espérance profonde. Chaque pierre, chaque brise, chaque battement de son cœur devenait une offrande silencieuse, un acte d'abandon entre ses mains et celles de Dieu.
Nous aussi, sur nos chemins, nous sommes appelés à cette lenteur sacrée, celle qui nous dépouille de l'inutile pour laisser place à l'Essentiel. Car ce n'est pas seulement l'arrivée qui importe, mais la façon dont nous parcourons cette route, avec foi, avec confiance, avec amour. Puissions-nous avancer comme lui, le cœur ouvert à la rencontre, les yeux levés vers la lumière, et les pieds ancrés dans la poussière bénie de notre propre chemin." Amen

Pèlerin d’espérance

Seigneur,
Toi qui es la lumière sur nos chemins,
nous te rendons grâce pour l'exemple de ton serviteur,
Benoît-Joseph Labre, le Pèlerin d’espérance.

À travers les sentiers poussiéreux de ce monde,
il a porté, dans le silence et l’humilité,
l’éclat de ta miséricorde.
Dans ses mains vides, il n’avait que ton amour,
et son cœur brûlait du désir de faire ta volonté.

Seigneur, inspire-nous la même soif de sainteté,
le courage de nous dépouiller de l’inutile
pour marcher à ta suite avec confiance.
Qu’en contemplant son sanctuaire à Amettes,
ce lieu béni où tout a commencé,
nous retrouvions la source vive de ton appel.

Dieu des pauvres et des pèlerins,
apprends-nous, comme Benoît-Joseph,
à voir ta présence dans les épreuves,
à accueillir ta paix dans le silence,
et à devenir témoins de ton espérance pour ce monde.

Pèlerin infatigable, Benoît-Joseph,
toi qui as porté la prière de tous dans les chemins d’Europe,
intercède pour nous auprès du Père,
afin que nos vies soient un chemin vers Lui.

Seigneur, rends-nous disponibles à ton souffle,
et guide nos pas sur la route qui mène à ton Royaume,
où toi seul es notre joie et notre repos.

Amen.

Frère Alexis, fl - 24 Janvier 2025



Jubilé à Rome avec Fratello
Du mercredi 12 novembre au lundi 17 novembre

DEPART

Mercredi 12 novembre

Prévoir 1 pique-nique pour mercredi midi et le soir

Pour mercredi, le train est à 8h52 à la gare d'Hénin B. pour une arrivée à 9h20 à Lille.

Centre paroissial **125 rue Montpencher à Hénin Beaumont.**
Billets : Hénin Lille

Lille Paris en train

9h30 RDV Gare Lille Flandres pour le départ
10h12 Départ Lille Flandres pour Paris Gare du N
11h16 Arrivée Paris Gare du Nord

Inter-gare à pied 20 min

Déjeuner à la gare de Lyon ; Pique-nique tiré du sac

Rendez-vous avec Fratello à 13h45 Hall 3

Paris Milan en train
15h15 Départ Gare de Lyon pour Milan
22h07 Arrivée Milan
Diner pique-nique tiré du sac

Milan Rome en car
23h30 Départ Car pour Rome
7h30 Arrivée Rome

DEROULEMENT

Jeudi 13 : Arrivée à environ 7h30 à l'hébergement Fraterna Domus

Dépôt des bagages à la bagagerie

Petit déjeuner

10h remise des clés de chambre

11h30 Car pour Trinité des Monts

Pique-nique fourni par Fratello

Visite libre en fraternité

Retour bus au logement

18h Veillée d'accueil

19h Diner

A partir de 21h Coucher

Vendredi 14 :

A partir de 7h15 Petit déjeuner sur le lieu d'hébergement

Prise du panier repas déjeuner

8h30 départ pour la Trinité des Monts avec Fratello en car

Puis à pied via le tunnel Traforo Umberto I. jusqu'à la Madonna dei Monti…

10h : RDV chez les Sœurs pour visiter les **lieux phares de Saint Benoit Labre**
L'église Ste-Marie des Monts et la maison du boucher

DEJEUNER : Taverna Romana - Via della Madonna dei Monti, 79, 00184 Roma RM, Italie

Après-midi : visite au Colisée

15 h 30 Prendre le métro pour aller vers Saint-Paul hors les murs pour visiter l'église, les jardins

Ligne B direction Laurentina, Station Cavour à station Basilca di San Paolo

RDV 16h30 **Saint Paul hors les murs**

17h30 Veillée de miséricorde Basilique Saint-Paul Hors les murs

19h00 Retour logement avec Fratello
20h00 Diner

Samedi 15 Place Saint Pierre

7h15 Petit-déjeuner

8h15 Prière du matin

8h30 Départ pour Rome Trinité des Monts

9h30 Visite Eglise Saint Louis des Français

11h30 Trajet vers San Andrea della Valle
12h00 Messe San André della Valle

13h Déjeuner à Rome

15h Procession jubilaire sur la plaza Pia

Dès 16h Passage de la porte sainte

16h30 Veillée mariale ND de tendresse sur la place st Pierre

19h Retour vers le logement

20h Diner

Dimanche 16 Place Saint-Pierre

6h15 Petit-déjeuner Boucler les valises

6h45 Départ

7h45 Passage de la sécurité et placement dans la basilique

10h : Messe présidée par le Saint Père - Basilique Saint-Pierre pour la IXème Journée Mondiale des pauvres

12h30 Déjeuner offert par le Saint Père – Salle Paul V

Après-midi libre

Diner fourni par Fratello

RETOUR Rome Milan en car

21h Départ de Rome

Lundi 17 novembre

5h30 Arrivée à Milan

Milan Paris en train

Départ 6h25 Milan

Arrivée13h23 à Paris

Paris Lille en train

Départ 15h23 Paris

Arrivée 16h30 Lille